

Libretto

NATHALIE PEYREBONNE

RÊVE GÉNÉRAL

roman

Préface de

CLAUDE PUJADE-RENAUD

Libretto

© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N.: 978-2-36914-080-1

Née en banlieue parisienne en 1971, Nathalie Peyrebonne passe une partie de son enfance en Amérique centrale avant de revenir s'installer à Paris, où elle enseigne la littérature espagnole classique à la Sorbonne Nouvelle et fait de la traduction (théâtre, livres de cuisine anciens). *Rêve général* est son premier roman.

PRÉFACE

Ils sortent. De terre, de l'ombre. Du tunnel quotidien. Du boulot ou du métro. Du tatami ou du terrain de foot. Des catégories rigides engendrées par une pensée préfabriquée. De leur cuisine ou de leur salle de classe. Jusqu'aux génies préposés à exaucer les vœux qui consentent à sortir des bagues, gentiment, gracieusement... D'autres refusent de s'extirper hors de leur lit, mais le lecteur est confronté à une seule et même résistance : tous disent « pouce ! ».

Des grévistes ? De vieux anars ou de jeunes *indignados* ? Des syndicalistes revendicatifs ? À moins que nous ne soyons en présence de « déconsoméristes » ? Ou, peut-être, d'avatars de Bartleby – ce personnage de Melville qui *préfère ne pas...* Un Bartleby qui aurait émigré de New York à Paris, du dix-neuvième siècle au vingt et unième ? Non non, pas exactement. Les termes habituels ne collent plus. Et s'il s'agissait en fait d'échapper à un langage convenu ? D'enrayer la mécanique apparemment bien huilée d'un engrenage absurde afin de pouvoir tresser des liens différents ?

L'utopie, par définition, n'a pas de lieu. Avec bonheur, avec culot, Nathalie Peyrebonne s'amuse à lui en conférer plusieurs. Des lieux familiers aux Parisiens : la rue

d'Amsterdam, la place Vendôme, les abords de l'Élysée, la terrasse d'un bistrot... Imperceptiblement, puis avec de plus en plus d'aisance et d'énergie, les frontières et les lignes de force bougent, des rythmes inédits se fauillent, impulsent des désirs neufs, un langage s'invente et les hasards deviennent féconds : «quelque chose se dilate». Et la respiration du lecteur également. Alors, on joue? On «rêve»? On «grève»? Tant qu'à localiser l'utopie, autant s'autoriser un néologisme. Nathalie Peyrebonne nous invite allègrement à casser les codes en brochant autour de ce métissage, aussi ludique qu'astucieux, de rêve et de grève.

J'aime la construction de cette histoire par brèves séquences, toniques, incisives. On croit avoir largué en chemin un personnage et on est ravi de le retrouver plus loin, agréablement métamorphosé. J'aime ce regard à la fois tendre et acéré sur des vies qui s'enlisaient et qui soudain, en quête de sens, s'accordent, joyeusement mais avec gravité, une pause, un virage, une échappée, une métamorphose. Ou une vraie rencontre. J'aime cet art d'égratigner d'un coup de patte félin les modes et conformismes contemporains, du papier hygiénique écologique au petit mais indispensable manuel du parfait cadre commercial. Au passage, je savoure cette très subtile «microsociologie» du garçon de café parisien. Et j'avoue avoir un faible pour ce personnage haut placé qui, dans sa vie affective, a peut-être un peu trop joué au «cow-boy solitaire» mais qui saura renoncer à la politique pour l'écriture.

Je savoure également l'évocation discrète, mais fort bienvenue, de ces figures contestataires que furent l'écrivain Georges Darien (réfractaire à tout, au pouvoir, à l'armée, à la démocratie, au syndicalisme, et même à

l'anarchisme...) et Ferdinand Lop, l'utopiste humoriste du Quartier latin, drôle et bourru, avant, pendant et après les événements de Mai 68. Lop qui suggérerait de prolonger le boulevard Saint-Michel jusqu'à la mer...

Tout à la fin de cette « fable », habilement et gaillardement concoctée, demeure un activiste râleur et rageur, un forcené récalcitrant, « le crétin pragmatique », qui se condamne lui-même à une radicale solitude. On a plaisir à tourner la page.

CLAUDE PUJADE-RENAUD

*« Mais entrons maintenant dans le vif du sujet
car, comme dit le poète, “le soir tombe et le grand
jaguar blanc se glisse dans nos rêves”. »*

JEAN-BAPTISTE BOTUL,
La Vie sexuelle d’Emmanuel Kant

Le moment, enfin, est arrivé.

Moment attendu, imaginé, fantasmé patiemment au fil des années.

Car, comme tant d'autres, il passe sa vie à se préparer, à anticiper peurs, angoisses ou bonheurs – *carpe diem* mon œil, l'homme ne pense qu'au lendemain –, il répète, il peaufine pour le jour où ; il accepte aussi par avance de rester peut-être toute une vie en coulisse, toute une vie hors de la scène désirée, toute une vie loin des regards. Comme tant d'autres, il n'en poursuit pas moins ses préparatifs et ses rêves, avec chaque jour un peu plus de cette acuité immense qui est donnée à celui qui se trouve malheureusement à l'abri des lumières aveuglantes.

Seulement là, c'est le moment. Il n'a plus qu'à. Il a tant imaginé cet instant qu'il ressent de façon presque palpable la vanité qu'il y a à le jouer, enfin, après en avoir tant de fois combiné les moindres détails, après l'avoir tant de fois déjà vécu. Comme dans ses rêves, il va s'avancer, inspirer profondément, expulser l'air lorsque son pied touchera le ballon, il y aura cette lente trajectoire, ce ralenti magnifique, ô-ballon-suspends-ton-vol, l'entrée dans les buts, le filet, le visage du gardien, les

embrassades des coéquipiers, les hurlements des supporters, les félicitations de l'entraîneur, du patron du club, le titre dans le journal.

Il est devant les buts, il est prêt à tirer, son esprit est un kaléidoscope où se bousculent des fragments d'images, des sons et des couleurs : le Président de la République présentant ses vœux peu avant le match – les mains entrecroisées, les pouces ramenés constamment vers le haut façon empereur romain –, la façade de l'Élysée, le drapeau tricolore, et sa tête à lui, sa petite tête de footballeur, comme détachée du corps, le tout noyé dans un rouge éblouissant parsemé d'étoiles vertes. Noyé, ballotté, emporté, il va perdre pied, cherche un repère, un point d'appui, voit le ballon.

Le ballon : inerte, terne, et bêtement posé sur la pelouse.

Un ballon n'a ni sentiments, ni états d'âme. Rien. Un ballon ne peut être que très con.

Et au fond peu importe, puisqu'il ne s'agit que de taper dedans, pour la trajectoire magnifique, le but, les embrassades, les hurlements, etc.

Une sorte de formalité.

Comme les vœux du Président, une formalité. Les formalités me fatiguent, se dit-il. Quelle tête de con, ce Président. «Un pays qui gagne...», quelle rengaine, quelle scie, et allez hop, bonne année, mes chers compatriotes, je gagne, vous gagnez, nous gagnons, hein, c'est magnifique, c'est clair pour tout le monde? allez hop, bonne année, sourire maîtrisé, vainqueur plein de morgue, mes chers compatriotes.

Il regarde le ballon.

Qui attend. Comme les spectateurs, l'arbitre ou les autres joueurs. Qu'il fasse ce qu'il doit faire. Ce qui est prévu. Qu'il joue son rôle, sa partition. C'est son tour,

il n'y a pas de souffleur sur cette scène gazonnée mais il connaît ses répliques sur le bout des doigts. Il les a répétées tant de fois.

Mais là, il sent bien que non, qu'il ne pourra pas.

Hochement de tête, un vague salut au ballon, con ou pas con, sans rancune mon vieux. Puis il se détourne et, tranquillement, prend le chemin des vestiaires.